

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 45

Artikel: Les Lausannois et les poissons
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191941>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

courte. Et tu t'imagines qu'aujourd'hui je vais croire à tes amabilités, à tes belles paroles dans les assemblées ?...

Trrrrriii !...

Le trait de plume, long et large, supprime le nom du monsieur.

Et la justice électorale est satisfaite !!

L. M.

Les Lausannois et les poissons.

On nous raconte une petite histoire qui peut donner lieu à un amusant rapprochement avec le public lausannois, à l'occasion de l'horloge de l'Hôtel-des-Postes, dont nous avons tout récemment entretenu nos lecteurs.

Le propriétaire d'un grand vivier contemplant un jour ses poissons, qui le parcouraient joyeusement en tous sens, imagina de placer dans l'endroit le plus étroit de la pièce d'eau, une cloison en verre, curieux de voir leur attitude en face de cet obstacle. Or, il ne tarda pas à constater que les poissons venaient régulièrement se cogner le nez contre la paroi invisible, et retournaient subitement en arrière. Le fait se répétait, comme bien en pense, des centaines de fois dans la journée.

Au bout de quelques semaines, le propriétaire du vivier enleva la cloison de verre, pensant que ses petits hôtes seraient tout heureux de pouvoir, sans entraves, prendre leurs ébats.

Il fut complètement déçu dans son attente. Les poissons obéissant à la force de l'habitude, continuaient à s'arrêter exactement à l'endroit où se trouvait précédemment la lame de verre; ils rebroussaient comme si l'obstacle existait encore.

Eh bien, ces poissons ne se comportaient-ils pas absolument comme nos bons Lausannois qu'on voit à chaque instant lever le nez pour regarder l'heure à la façade de l'Hôtel-des-Postes, alors même que son horloge a disparu depuis longtemps.

Cela dit, empessons-nous d'ajouter qu'on s'occupe sérieusement, dit-on, du remplacement de l'horloge en question, dans des conditions à satisfaire tout le monde. Puissons-nous être bien renseignés !

Porquiè Sami, Abran et Daniët sè sont pas mariâ, et porquiè la Marienne à Djan-Dâvi a fê le grand chaut.

II

Porquiè Abran est restâ valet. — Et vo, Abran, se dit la Marienne, ào grattapapâi, vo n'ai pas étâ décidâ non plie d'aggottâ d'on bet d'accordâiron ?

Abran étâi 'na brava dzein; mât tant taquenet que l'étâi adé à fotemassi et à petsegna après dâi bougréri d'rein dâotot, dâi soutaisès. Ne poivè pas souffri que

tot ne sâi pas ein oodrè et l'étâi pî que 'na vilhie felhie dè soixante ans que vit soletta avoué son tsat. N'arâi pas droumâi se l'avâi repeinsâ ào lhî que l'avâi àobiâ dè crotsi lè contréveints ào troisième perte, et sé sarâi redévetu se s'étai apéçu que ion dè sè canons dè calçons étai attatsi pe bas què l'autro. L'avâi mémameint bailli son condzi à la fenna que reméssivè sa tsambla à fond on iadzo pè senanna, qu'avâi, ein épussateint sè láivro, remet dein sa bibliotéqua lo code rurat à la pliaice dè Favé et Grognuz. Crayo que s'on avâi senâ ao lù, ne sarâi pas saillâi se l'avâi pi manquâ on boton à sa veste.

Quand la Marienne lâi démandâ porquiè s'étai pas mariâ, Abran lâi fâ :

— N'é jamé étâ amoerâo què de 'na dzouvena pernetta qu'êtai prâo brâva et que cognessé po l'avâi soveint vussa tsi sa tanta, noutra vesena, iò le vegnâi passa dâi termo dè teimps; et tot ein alleint et vegneint, qu'on sè reincontrâve, on sè desâi « atsi-vo ! » et petit z'a petit on s'est bo et bin àmoratsi l'on dè l'autro, kâ vo sédè, quand on ne sè vâi pas tant dè près, on a min dè défauts. Sa tanto, que s'étai démaufiâ dè l'afférè, la mè bragâvè, et y'été tot décidâ à la frequentâ po dè bon, kâ le n'étai pas dè mépresi.

On iadzo que la jeunesse avâi décidé d'allâ ài z'alognè ti per einseimlio, tsacon ovoué sa tsaquena, dévessé allâ avoué la gaupa ein quiestion et mè redzoissé dè la poâi menâ à bré. Lo matin dè la demeindze qu'on dévassâi lâi allâ, que lo lâi vê derè, ye vi bin que manquâvè onna mailletta à sa taille; mât mè peinsâvo que le n'étai pas onco revoussa, et mè su de : « Le va cein repétassi po sta vêprâo; mât à midzo, que la reincontrâ, lo crotset étai adé vévo dè sa mailletta, que cein ne m'allâvè pas. Oh ! n'ia pas moian que le la recâosè pas po tantou, que mè dio; mât diabe lo pas ! Lo tantou, ne partira; et arrevâ vai n'adze iò y'avâi dâi nouzelhièe, le douté son fichu po ètré mi à se n'ese, et vayo que la mailletta manquâvè adé, que cein fasâi férè à son corsadzo on petit gongon âovai qu'on arâi pu lâi einfatâ lo dâi.

Quand y'ê cein vu, le m'a fê l'effe de 'na balla pomma rambou que sè trâvè berboula; et m'ein su dégottâ; mè su de : « Tè te n'é qu'on désoodrè, que 'na pa-nosse ! » Adon y'ê fê état dè tsertsi dâi mâorons derrâi on bosson et y'ê traci vâi ein la pliantent quie; kâ vâidè-vo, ne poivo pas avalâ cllia mailletta que manquâvè et coumeint n'avè pequa dè plisi dè me trovâ avoué cllia lurena, y'ê mî amâ m'einsauvâ. Saré on galé coco se l'avé po fenna, se mè su de, et mè foudrài allâ tot dépatolhiu se ne mè retacounâvo pas mè mémo, que cein n'est portant pas à la pliaice de n'hommo. L'a bio ètré galéza et dzeintia, manquâ

onna mailletta ! cein vâo tot derè; et petout que d'avâi on ménadzo tot à betetiù, petout què dè m'esposâ à trovâ la patta d'ese permî mè tsemisès repas-sâiès, et à sailli que devant avoué on perte ào câodo, y'ê fê la crâi, et y'ê de : « Cé que sé mâriè fâ bin; mât cé que sé mâriè pas fâ onco mi; et y'ê prâi lo bon bié ein resteint valet. »

MADELEINE

par BERTHE BALLEY.

V

Quoique la rue déserte eût rassuré Georges, il était à peine hors de la maison de M. Fréret que, dans plusieurs familles, on savait qu'il en sortait et l'on ne doutait pas qu'il n'y fût allé pour demander la main de Suzanne.

Georges resta quelque temps sans rien tenter de nouveau. Il était allé plusieurs fois dans une maison où il avait pensé rencontrer Madeleine; mais la jeune fille demeurait enfermée chez elle, profondément blessée dans ses premiers sentiments d'amour, qui, pourtant, avaient bien plus existé dans sa tête que dans son cœur.

C'était fini ! oh ! bien fini ! n'ayant plus d'estime, elle n'avait plus d'amour; il n'avait pu résister à une désillusion aussi complète et avait fui comme une ombre, lui laissant au cœur une grande lassitude succédant à un déchirement.

Désirant s'épargner une émotion pénible, elle avait résolu d'éviter, au moins de long-temps, toute rencontre avec cet homme. Elle avait revu Suzanne, mais de Georges Olliot, il n'avait été nullement question.

Cependant, à mesure que les jours s'écoulaient, Madeleine devenait moins triste; pensive et rêveuse, les yeux fixés dans le vide, elle semblait parfois revoir par la pensée, une image chère et douce... et, comme bercée par un songe, elle souriait à cette image... qui n'était point celle de Georges.

Le jeune médecin qui l'avait soignée le soir du bal, — disons maintenant qu'il était jeune, — n'avait pas osé, par discréption, continuer ses visites chez Mme Goulard; il était venu trois jours de suite et n'avait plus reparu.

Un soir, Madeleine descendit à l'heure du dîner et crut s'apercevoir que son aïeule avait un air heureux en la regardant. La vieille dame souriait, la contemplant à la dérobée.

Elle était allée, ce jour-là, faire visite à la belle-sœur de Georges Olliot, dame veuve dont elle avait beaucoup connu la mère, et elle y avait rencontré le jeune homme. Malgré l'air froid qu'elle avait pris en sa présence, il s'était informé avec empressement de sa petite-fille, et avait trouvé le moyen, dans la conversation, de vanter ses qualités et ses charmes.

Comme elle émettait l'opinion que Mme Fréret était aussi une charmante jeune fille, il s'était récrié, en disant qu'elle ne pouvait être comparée à Mme Madeleine.

— Tiens, tiens, pensa Mme Goulard, qu'est-ce que cela signifie ?

Elle ne savait pas que M. Olliot avait demandé Suzanne en mariage; mais elle de-